



**HAL**  
open science

# **Les anaphores résomptives en c', cela, ça et ceci dans Juste la fin du Monde et Derniers remords avant l'oubli de Jean-Luc Lagarce**

Florence Lefeuvre

## ► **To cite this version:**

Florence Lefeuvre. Les anaphores résomptives en c', cela, ça et ceci dans Juste la fin du Monde et Derniers remords avant l'oubli de Jean-Luc Lagarce . Les Représentations de l'oral chez Lagarce (Richard et Doquet eds), 2012. <halshs-01142364v2>

**HAL Id: halshs-01142364**

**<https://shs.hal.science/halshs-01142364v2>**

Submitted on 16 Apr 2015

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

**Les anaphores résomptives en *c'*, *cela*, *ça* et *ceci*  
dans *Juste la fin du Monde* et *Derniers remords avant l'oubli* de Jean-Luc Lagarce**

**A citer sous cette forme :** Lefeuve F., 2012 : « Les anaphores résomptives en *c'*, *cela*, *ça* et *ceci* dans l'œuvre de Jean-Luc Lagarce », *Les Représentations de l'oral chez Lagarce* (Richard et Doquet eds), L'Harmattan, p. 111-133

L'objet de cet article est d'étudier les reprises des unités prédicatives du discours que nous appellerons anaphores « résomptives » (cf. Maillard 1974, Lefeuve 2007), dans les pièces de J.-L. Lagarce, *Juste la fin du Monde* (désormais *JFM*) et *Derniers remords avant l'oubli* (désormais *DRAO*)<sup>1</sup> :

(1a) [...] *ces petits mots, ils sont toujours écrits au dos de cartes postales [...] comme si tu voulais, de cette manière, toujours paraître en vacances, je ne sais pas, je croyais cela* (*JFM*, p. 20)

*Cela* reprend en (1a) *tu voulais, de cette manière, toujours paraître en vacances*. Le discours dramatique de Lagarce est émaillé, de façon particulièrement récurrente, de pronoms démonstratifs, *c'*, *ce*, *ça*, *cela*, *ceci*, qui anaphorisent le discours. Nous verrons que le sémantisme de ces démonstratifs, déjà décrit dans plusieurs ouvrages ou articles (Kleiber 1994, Corblin 1987, 1995) leur permet de renvoyer à des unités prédicatives du discours, correspondant généralement à des phrases ou des sous-phrases structurées autour d'un verbe conjugué, comme dans l'exemple (1a). Ces pronoms surviennent régulièrement dans le discours oral, surtout la forme *ça* qui représente une forme de l'oral particulièrement exploitée chez ce dramaturge :

(2) *il voulait sans doute + trouver un immeuble assez agréable de bonne qualité (ah oui) en pierre de taille comme on dit mais j' vous dis ça j'en sais absolument rien* (exemple tiré de *CFPP2000 [07-01] Laurence\_Leblond\_F\_43\_Stephanie\_Zanotti\_F\_49\_7<sup>e2</sup>*)

Nous nous interrogerons sur le rôle de ces pronoms dans le discours dramaturgique de J.-L. Lagarce : que reprennent-ils exactement ? En quoi participent-ils à l'élaboration du discours ? Nous nous demanderons aussi si ces pronoms se distinguent par une portée anaphorique, comme ici, ou au contraire cataphorique. Enfin nous étudierons les anaphores résomptives prédicatives qui caractérisent des unités prédicatives reprises, soit dans une structure à verbe être :

(3a) *Mon prénom est Anne et vous pouvez m'appeler par mon prénom, c'est évident.* (*DRAO*, p. 40)

soit dans une structure averbale :

(4a) *je me destine aux métiers de la communication, logique.* (*DRAO*, p. 29)

*C'est évident* en (3a) et *logique* en (4a) permettent de délivrer le point de vue du locuteur sur une unité prédicative (*ici vous pouvez m'appeler par mon prénom / je me destine aux métiers de la communication*). De cet emploi semblent découler les emplois de *bon* ou *bien* comme marqueurs discursifs qui permettent de valider le discours précédent :

(5a) *Ces cartes postales, tu pouvais mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur, j'aurais pu les montrer aux autres filles ! Bon. Ce n'est rien.* (*JFM*, p. 22)

Ces marqueurs constituent, avec *ça*, des formes typiques de l'oral spontané. Cet article se développera en trois parties : 1. Les caractéristiques sémantiques des pronoms démonstratifs

---

<sup>1</sup> Jean-Luc Lagarce, 1999 (2011) : *Juste la Fin du Monde* et 2003-2010 : *Derniers remords avant l'oubli*, Les Solitaires Intempestifs, Bezançon.

<sup>2</sup> Le corpus du français parlé parisien, cf. Branca-Rosoff et al., 2011.

2. La construction en discours 3. Des anaphores résomptives prédicatives aux marqueurs discursifs.

### 1. Caractéristiques sémantiques des pronoms démonstratifs

Les démonstratifs *ça, cela, ceci, c'* peuvent renvoyer au contexte extra-linguistique de façon déictique, ce que met en évidence régulièrement le discours théâtral :

(6) *tu étais haute comme ça, « trois pommes » (DRAO, p.25)*

Dans ces exemples, *ça* et *ici* renvoient au monde extra-linguistique où se trouvent le locuteur et son interlocuteur.

Ces démonstratifs peuvent renvoyer à quelque chose d'indistinct :

(7) *cela ne se passe pas si mal (DRAO, p. 30)*

C'est pourquoi Maillard (1974) propose, pour ces démonstratifs, le sémantisme de ce qui n'est pas nommé. Ils apparaissent également dans les structures disloquées qui associent le démonstratif et un GN qui permet de nommer ce qui ne l'était pas :

(8) *C'est intéressant, ce doit être intéressant, vraiment, ce doit être intéressant, je pense que ce doit être intéressant, ça, le métier que vous faites, très très intéressant. (DRAO, p. 18)*

(9) *ce qui d'ailleurs est peut-être le plus captivant, c'est le contact humain (DRAO, p. 31)*

Dans le premier énoncé, les éléments disloqués *ça, le métier que vous faites* se trouvent en périphérie droite de la phrase *je pense que ce doit être intéressant* (qui reformule en le modalisant l'énoncé de départ *C'est intéressant*). Le GN *le métier que vous faites* permet de nommer ce qui ne l'était pas (*c', ce, ça*). Dans le deuxième énoncé, l'élément disloqué *ce qui d'ailleurs est peut-être le plus captivant* se trouve en périphérie gauche et correspond à ce qui n'est pas nommé. Dans la structure attributive suivante, surviennent le pronom démonstratif *c'* qui anaphorise ce groupe disloqué et, comme attribut, le GN *le contact humain* qui permet de nommer ce qui ne l'était pas.

En outre, et c'est l'objet de cet article, un démonstratif comme *ça* peut également anaphoriser les unités prédicatives du discours. Ces dernières sont des unités qui s'appuient sur un prédicat, généralement un verbe conjugué pris dans une phrase ou une sous-phrase :

(10a) *Catherine.—Il porte le prénom de votre père,*

*Je crois, nous croyons, nous avons cru, je crois que c'est bien (JFM, p. 16)*

(11a) *Elle, ta mère, ma mère,*

*elle dit [...] que tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire.*

*Elle répète ça (JMF, p. 21)*

*C'* anaphorise *il porte le prénom de votre père, ça* reprend *tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire* et *cela*, en (1a), reprend *tu voulais, de cette manière, toujours paraître en vacances* ; ces exemples peuvent se paraphraser à l'aide d'une complétive :

(1b) *Je croyais que tu voulais, de cette manière, toujours paraître en vacances*

(10b) *Qu'il porte le prénom de votre père est bien.*

(11b) *Elle répète que tu as fait et toujours fait ce que tu avais à faire.*

Se trouvent ainsi anaphorisées des situations, c'est-à-dire des états, des activités, des événements (accomplissements ou achèvements), selon la typologie de Vendler 1957, qui généralement sont décrites par le biais d'une phrase. Nous suivrons la définition de la phrase donnée dans Lefevre 1999 et Le Goffic 2008 :

Phrase = prédicat + modalité d'énonciation (assertion, interrogation, injonction) + éventuellement des éléments périphériques.

Les pronoms démonstratifs *ça, cela, c'* surviennent fréquemment pour anaphoriser des situations. On trouve plus rarement le pronom démonstratif *ceci* qui apparaît essentiellement dans l'expression *ceci dit* :

(12) *J'ai connu des femmes, ceci dit ce n'est pas de la misogynie, je suis l'homme le moins misogyne de la terre, j'ai connu des femmes où pourtant l'absence totale de psychologie tendait au chronique (DRAO, p. 32-33)*

A part dans cette expression, *ceci* est employé dans les textes de Lagarce pour renvoyer à la situation d'énonciation :

(13) *Elle veut vendre, tu as compris comme moi, elle souhaite que nous partagions en trois tout ceci, c'est cela, j'ai saisi l'essentiel ?* (DRAO, p. 12)

ou bien à quelque chose d'indistinct :

(14) *J'aimerais autant que tout ceci se passe bien* (DRAO, p.13)

Dans l'exemple (13), une opposition se dessine entre d'une part *ceci* représentant tout ce qui concerne la maison et d'autre part *cela* en anaphore résomptive, reprenant deux unités prédicatives du discours précédent (*Elle veut vendre / elle souhaite que nous partagions en trois tout ceci*).

Cette possibilité de reprendre le discours a bien sûr déjà été repérée par les linguistes, dont trois qui nous intéressent plus particulièrement, à cause du sémantisme qu'ils dégagent pour ces pronoms. Maillard (1974), Corblin (1987, 1995) et Kleiber (1994) ont en effet perçu dans ces pronoms une double possibilité, celle de se combiner avec un animé et celle de reprendre des situations (états, activités, événements) :

(15a) *Antoine, c'est un écrivain.*

(16) *Les grands-parents, ça gâte les enfants.*

D'après ces auteurs, cette possibilité s'explique parce que ces pronoms renvoient à du non classé ou du non catégorisé : dans l'exemple (15a), le référent *Antoine*, par l'emploi du démonstratif *c'* est donné comme non classifié (cf. Kleiber 1984 : 71) ; le sujet est considéré « comme une entité à classer » (*ibidem*), ce qui est accompli par le GN attributif *un écrivain* qui se distingue par sa valeur classifiante. A l'opposé, le pronom personnel *il* qui implique déjà une valeur de classement (cf. Kleiber 1984) ne pourra pas être utilisé :

(15b) \**Antoine, il est un écrivain.*

Notons que J.-L. Lagarce propose un usage inhabituel du pronom personnel *il / elle* qui est employé à la place du démonstratif *ce / c'* :

(17) *Suzanne.— C'est Catherine.*

*Elle est Catherine.* (JFM, p. 9 ; autre exemple, DRAO, p. 9)

Le type de discours repris par ces pronoms démonstratifs en (1a) et (3a) par exemple correspond à des unités prédicatives renvoyant à des « situations » et qui ont la particularité de ne pas pouvoir être « classifiées sur un domaine nominal » (Cf. Corblin, 1987 : 87).

D'autres éléments sont concernés par cette double possibilité (combinaison possible avec un animé et une situation), *quoi* (cf. Lefevre 2006), *en*, *y*. Nous trouvons dans les textes de Lagarce des exemples avec *en* et *y* anaphorisant des unités prédicatives du discours (*c'est de l'or* dans DRAO et *j'ai dit ça* dans JFM) :

(18) *Seconde fois que vous venez ici, ai cru saisir. Belle maison, beau jardin, beaux arbres, cela ne valait rien il y a quinze jours et c'est de l'or ; ils ne s'en doutaient pas, ce n'était pas leur genre* (DRAO, p. 17)

(19) *rien sur son visage ne manifestait le sentiment de l'ennui, j'ai dit ça, ce devait être sans y penser* (JFM, p. 15)

ou bien se combinant avec de l'animé :

(20) *les enfants il faut s'en occuper* (DRAO, p. 39)

Le pronom personnel *le* peut également anaphoriser des unités prédicatives :

(21) *Il t'écoute, il vient de le dire* (JFM, p. 15)

mais sa combinaison avec l'animé est différente de ce qui se produit avec les autres pronoms, comme le montre la distinction qu'il implique pour le genre (masculin (*le*) vs féminin (*la*)).

Certains pronoms anaphoriques présentent chez Lagarce des emplois concurrentiels, notamment *cela* et *le*. *Cela* opère une focalisation, contrairement au pronom personnel *le* :

(22a) *Paul. – Elle est bien avec lui. Tu sais cela.* (DRAO, p. 45)

(23a) *Antoine. – Elle est ma fille*

*Anne.- Oui, je sais cela. On me l'a dit également.* (DRAO, p. 21)

Nous pourrions avoir aussi bien le pronom personnel *le* comme le montre l'exemple (23a) qui l'utilise :

(22b) *Tu le sais / (23b) Oui, je le sais.*

*Cela*, pronom tonique, permet ici de mettre en exergue le savoir du protagoniste (23a) ou bien ce qu'il doit savoir (22a). Dans les clivées qui permettent de rhématiser un élément, c'est *cela* qui est utilisé :

(24) *C'est de cela que je me venge (JFM, p. 62)*

Le référent avec *le* est souvent moins accessible que celui avec *cela*, comme le montrent ces énoncés :

(25a) *Ce n'est pas aujourd'hui que je le découvre, ne crois pas cela. (DRAO, p. 46)*

(25b) *Ce n'est pas aujourd'hui que je le découvre, ne le crois pas.*

En (25b), le référent de *le*, manquant de saillance, n'est pas aisément identifiable. Ce qui empêche une accessibilité aisée du référent tient à la combinaison du verbe *croire* avec le pronom personnel *le* qui privilégie pour *le* un référent humain plutôt qu'une situation (états, activités, événements). Mais « le degré d'activation dans la mémoire de l'interlocuteur » (Schnecker 2005) pour une telle référence est faible, aucun référent humain ne pouvant correspondre facilement à ce *le*. Avec l'énoncé (25a) qui comprend *cela*, le référent devient saillant : il s'agit bien d'une référence à une situation. Il est possible de postuler que l'affinité de *cela* avec les situations est plus importante que celle avec un animé (cf. Lefeuve 2006 pour le cas de *quoi* avec une conclusion similaire).

## 2. La construction du discours

Le discours s'élabore grâce à ces anaphores résomptives. Nous commencerons par analyser le type de reprise qu'elles impliquent.

### 2.1. Type de reprise

Les unités prédicatives reprises dans le discours par nos démonstratifs peuvent correspondre à des phrases verbales (cf. exemple 10a) ou bien à des phrases verbales enchâssées (cf. exemple 1a). Le texte de Lagarce *DRAO* présente également comme unité prédicative un énoncé averbal :

(26a) *Du genre à conclure, j'ai vu ça tout de suite (DRAO, p. 53)*

Dans cet exemple, le prédicat averbal (*Du genre à conclure*) renvoie à une caractérisation de type attributif sur la personne d'Anne (*Du genre à conclure, cette jeune femme !*). Le prédicat averbal est reconnaissable à sa combinaison possible avec des modalisateurs ou la négation (Lefeuve 1999) :

(26b) *Pas vraiment du genre à conclure, j'ai vu ça tout de suite.*

Le démonstratif peut également anaphoriser un infinitif renvoyant à un événement :

(27) *Ils aiment ça, compter, faire une liste... (DRAO, p. 53)*

On peut trouver alors *tout ça*, qui peut renvoyer à des situations (états, activités, événements) grâce à des infinitifs (*transmettre, lire des livres*) et une nominalisation (*connaissance*) :

(28) *Antoine. – Vous êtes professeur, Hélène me l'a dit. C'est bien. C'est le plus beau métier du monde. Non ? C'est passionnant. Transmettre, tout ça. La connaissance, lire des livres (DRAO, p. 38)*

Le texte *JFM* comporte une interrogative indirecte qui est reprise par *le* :

(29) *Pourquoi tu es là, je ne veux pas le savoir (JFM, p. 53)*

Généralement le renvoi au discours est anaphorique, comme dans les exemples ci-dessus (1a, 10a, 26a). Parfois, il est cataphorique et nous avons alors, plutôt que des anaphores résomptives, des cataphores résomptives :

(30) *Au fond, cela me revient, vous devez ressembler à une fille, une femme, une jeune femme, pardon, excusez-moi, quelqu'un que j'ai connu. (DRAO, p. 16)*

(31) *Tu notes ça dans un des petits recoins obscurs de ta tête : nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, toi et moi, rien de rien, plus mariés (DRAO, p. 20)*

*Cela, ça et ce* peuvent alors annoncer une complétive enchâssée :

(32) *Cela me fait plaisir que tu penses à moi (DRAO, p. 41)*

(33) *Cela ne me gêne pas que vous m'appeliez « mon vieux ». (DRAO, p. 51)*

La référence peut être plus complexe, lorsque le démonstratif renvoie à un passage antérieur ainsi qu'à un passage postérieur. L'énoncé repris est légèrement différent (en (28), *transmettre, la connaissance, lire des livres et ci-dessous je suis (toujours) fatigué, je suis devenu un homme fatigué*) :

(34) *Antoine. — [...] je suis fatigué, je ne sais plus pourquoi, je suis toujours fatigué, Depuis longtemps, je pense ça, je suis devenu un homme fatigué [...] (JFM, p. 67)*

Ou bien l'énoncé repris est le même que celui annoncé (*Qu'est-ce qu'elle a ?*) :

(35) *Anne. — Qu'est-ce qu'elle a ?*

*Paul. — Bon Dieu ! Tu ne vas pas répéter ça une heure ! Qu'est-ce qu'elle a ? Qu'est-ce qu'elle a ? On n'en sait rien, tu es contente, on n'en sait rien. (DRAO, p. 51)*

Dans l'exemple (12), *ceci* renvoie partiellement à ce qui précède *j'ai connu des femmes* et partiellement à ce qui suit, *j'ai connu des femmes où pourtant l'absence totale de psychologie tendait au chronique* (cf. dans le même volume, Richard, Noailly) :

(12) *J'ai connu des femmes, ceci dit ce n'est pas de la misogynie, je suis l'homme le moins misogyne de la terre, j'ai connu des femmes où pourtant l'absence totale de psychologie tendait au chronique (DRAO, p. 32-33)*

Se pose parfois le problème de savoir quel est le référent exactement. Dans cet exemple :

(36) *Lorsque nous nous sommes mariés, il ne vous a pas averti, pas un mot, une lettre et peut-être cela vous laissa triste (DRAO, p. 54)*

*cela* anaphorise plusieurs prédications, renvoyant à un même événement qui se décline sous la forme d'énoncés différents, une phrase verbale (*il ne vous a pas averti*) et une phrase averbale (*pas un mot, une lettre*).

La reprise peut s'écarter de la phrase précédente :

(37a) *Tu n'es pas un homme généreux. C'est la pire des choses. (DRAO, p. 46)*

*C'* reprend alors plutôt que *tu n'es pas un homme généreux* un concept plus général *être généreux*. C'est l'emploi du présent à valeur gnomique qui donne cette lecture générique :

(37b) *Ne pas être un homme généreux est la pire des choses.*

La portée de ces anaphores ou cataphores concerne généralement l'énoncé précédent ou suivant mais elle peut-être plus étendue, comme dans cet exemple :

(38) *C'est étrange,  
Je voulais être heureuse et l'être avec toi [...]  
et je te fais des reproches et tu m'écoutes,  
tu semble m'écouter sans m'interrompre. (JFM, p. 21)*

où le pronom *c'* annonce *Je voulais être heureuse et l'être avec toi* mais également *ce qui suit et je te fais des reproches et tu m'écoutes, tu semble m'écouter sans m'interrompre*. Parfois, ce n'est pas l'énoncé adjacent qui est repris mais un énoncé un peu plus éloigné :

(39) *je l'accompagne, on le dépose, c'est sur notre route,  
cela ne nous gênera pas (JFM, p. 63)*

Ici, ce n'est pas *c'est sur notre route* qui est anaphorisé mais les deux énoncés *je l'accompagne, on le dépose* ; *c'est sur notre route* apporte une justification à la phrase suivante *cela ne nous gênera pas*.

## 2.2. Enchâssement du discours

Une configuration revient régulièrement dans le discours dramatique de Lagarce, il s'agit de l'enchâssement d'unités prédicatives grâce aux pronoms anaphoriques :

(40) *Tu n'as pas mal*

- *si tu avais mal, tu ne le dirais pas, j'ai appris cela à mon tour* - (JFM, p. 72)

Le s'appuie sur *tu avais mal* :

"tu ne dirais pas que tu as mal"

et *cela* anaphorise *tu ne le dirais pas*, ce qui donne :

"j'ai appris que tu ne dirais pas que tu as mal (si tu avais mal)".

Il peut y avoir une tension entre les différents référents de *cela*, ce qui complexifie la référence :

(41) *Hélène : [...] on le retrouve tel qu'en lui-même, tu n'as pas changé, taciturne et compliqué.*

[...]

*Pierre : - Qu'est-ce que c'est que ça ? Le mot qu'elle vient d'employer, ce que tu viens de dire, l'expression, là ? Je n'ai pas encore ouvert la bouche, le son de ma voix vous ne l'avez pas entendu, cela commençait à peine et aussitôt, elle dit cela, que je suis taciturne, c'est exactement cela, j'ai très bien compris, très bien entendu.* (DRAO, p. 13).

*Cela* ne renvoie pas au même objet discursif. Dans *elle dit cela*, *cela* est cataphorique et renvoie à l'unité prédicative qui se trouve dans la complétive *je suis taciturne*. Dans *c'est exactement cela*, *cela* est anaphorique et renvoie à l'unité prédicative précédente enchâssée :

"C'est qu'elle dit cela [que je suis taciturne]".

Régulièrement en effet on trouve à la suite deux pronoms pouvant anaphoriser des situations (états, activités, événements) sans que ce soit le même objet qui soit en fait visé, l'un correspondant à une unité prédicative renvoyant à une situation X, l'autre à une unité prédicative renvoyant à une situation Y qui renvoie à la situation X, généralement avec un verbe qui régit des complétives. Dans cet exemple :

(42) *Tu n'es pas quelqu'un de bien. Tu n'es pas un homme bien. J'aurais tellement voulu ne pas le savoir.*

*Je le sais depuis longtemps. Ce n'est pas aujourd'hui que je le découvre, ne crois pas cela* (DRAO, p. 46)

le pronom personnel *le* anaphorise à trois reprises les deux énoncés précédents, variantes de la même idée sémantique, *tu n'es pas quelqu'un de bien / tu n'es pas un homme bien*, ce qui donne :

"j'aurais tellement voulu ne pas savoir que tu n'es pas quelqu'un de bien / que tu n'es pas un homme bien"

"je sais depuis longtemps que tu n'es pas quelqu'un de bien / que tu n'es pas un homme bien"

"je découvre que tu n'es pas quelqu'un de bien / que tu n'es pas un homme bien".

*Cela*, quant à lui, anaphorise l'enchâssement de ces énoncés par *je découvre* :

"Ne crois pas que je découvre que tu n'es pas quelqu'un de bien / tu n'es pas un homme bien".

On peut même trouver un double enchâssement. Dans l'exemple (43) :

(43) *Peut-être ai-je compris ça, au moins ça : je mentais, tout le temps, tellement. J'avais oublié ou ne me l'étais jamais avoué. Je l'admets en souriant, tu as vu ça, je souris en avouant* (DRAO, p. 27)

nous avons en fait deux types de reprises résomptives. L'une avec les deux premiers *ça* (cataphores résomptives) et le premier emploi du pronom personnel *l'* (anaphore résomptive) : ce qui est repris est alors *je mentais, tout le temps, tellement*. La deuxième anaphore s'établit avec *l'* dans *Je l'admets en souriant*. La saillance du référent n'est pas évidente, deux types de reprise semblent possibles ; soit *c'* est la même que précédemment et *l'* reprend alors *je mentais, tout le temps, tellement* :

"J'admets en souriant que je mentais, tout le temps, tellement",

soit la reprise correspond en fait à un double enchâssement ; l' énoncé *je mentais, tout le temps, tellement* est enchâssé par *oublier* ou *avouer* (*J'avais oublié ou ne me l'étais jamais avoué*) qui sont eux-mêmes enchâssés par *je l'admets*, c'est-à-dire :

“J'admets en souriant que j'avais oublié ou ne m'étais jamais avoué que je mentais, tout le temps, tellement”.

Un troisième enchâssement intervient avec *tu as vu ça*. Le pronom *ça* anaphorise alors *Je l'admets en souriant* ou bien annonce, en cataphore, *je souris en avouant*, ce qui donne :

“Tu as vu que j'admets en souriant que j'avais oublié ou ne m'étais jamais avoué que je mentais, tout le temps, tellement”

“Tu as vu que je souris en avouant que j'avais oublié ou ne m'étais jamais avoué que je mentais, tout le temps, tellement”.

Nous pouvons schématiser ces enchâssements successifs sous forme de tableau :

Enoncé de départ	1 <sup>er</sup> enchâssement	2 <sup>e</sup> enchâssement	3 <sup>e</sup> enchâssement
<i>je mentais, tout le temps, tellement</i>	[Je] <i>ne me l'étais jamais avoué</i>	<i>Je l'admets en souriant</i>	<i>Tu as vu ça</i>
glose	Je ne me l'étais jamais avoué que je mentais tout le temps, tellement	J'admets en souriant que je ne me l'étais jamais avoué que je mentais tout le temps, tellement	Tu as vu que j'admets en souriant que je ne m'étais jamais avoué que je mentais, tout le temps, tellement

Dans ces interprétations, nous avons privilégié l'emploi métaphorique de *as vu* plutôt que l'emploi visuel du *as vu* qui donnerait une valeur déictique à *ça*.

Il y a donc dans ce texte un vrai jeu sur les anaphores ou cataphores résomptives, au point que le lecteur ou le public ne sait plus très bien à quelle situation (état, activité, événement) renvoie le pronom en question.

Les chaînes de référence constituent une autre façon de construire le discours.

### 2.3. Les chaînes de référence en anaphore résomptive

Nous parlerons de chaînes de référence lorsque au moins deux pronoms renvoient à la même situation (état, activité, événement)<sup>3</sup> :

(23a) Antoine. – *Elle est ma fille.*

Anne.- *Oui, je sais cela. On me l'a dit également. (DRAO, p. 21)*

*Cela* et *l'* renvoient à la même situation (état) : *elle est ma fille*. Ils constituent une chaîne de référence avec *elle est ma fille*.

Parfois, dans cette pièce de théâtre, des chaînes de référence se tissent, mettant en jeu une complexité référentielle intéressante à démêler. Prenons un exemple que nous analyserons précisément :

(44a) Antoine. – *Vous êtes professeur, Hélène me l'a dit. C'est bien. C'est le plus beau métier du monde. Non ? C'est passionnant. Transmettre, tout ça. La connaissance, lire des livres. Moi, je ne le cache pas, cela saute aux yeux, je n'ai pas fait d'études, c'est la vie. Je n'ai pas honte. Très franchement, est-ce que je devrais avoir honte ? Je n'en tire pas gloire. Là encore, il n'y a pas de raison. Non ?*

*On ne choisit pas. Je n'ai pas choisi.*

*Parfois, je l'avoue, ceci dit, il m'arrive de le regretter. C'est normal. (DRAO, p. 38-39)*

Plusieurs pronoms ici sont intéressants à étudier du point de vue des chaînes de référence.

Deux segments du discours font l'objet d'une reprise anaphorique : *vous êtes professeur* et *je n'ai pas fait d'études*.

<sup>3</sup> Pour une définition similaire, cf. Schnedecker 1998.

Le premier segment anaphorisé correspond à une prédication de type attributive. Il est repris tout d'abord par le pronom personnel *l'* avec le verbe *dire*<sup>4</sup>. Ensuite survient le démonstratif *c'* qui apparaît dans une relation attributive adjectivale : *c'est bien*. Avec la phrase suivante, *c'est le plus beau métier du monde*, l'objet de la référence est moins saillant : on peut hésiter entre *être professeur* ou bien la catégorie *professeur*. Avec *c'est passionnant*, *c'* peut porter sur la gauche (*vous êtes professeur*) ou bien sur la droite (*Transmettre. [...] Lire des livres.*)

Le deuxième segment est *je n'ai pas fait d'études* annoncé par deux pronoms cataphoriques, *le* et *cela* ; d'autres référents que ce segment pourraient être sollicités : *le* pourrait renvoyer à *cela saute aux yeux* et *cela* pourrait renvoyer anaphoriquement à *je ne le cache pas*. Mais la proximité sémantique de ces deux énoncés *je ne le cache pas / cela saute aux yeux* conduit à privilégier un autre référent : *je n'ai pas fait d'études*. Nous relevons d'autres pronoms susceptibles d'anaphoriser ce segment discursif : *c'* reprend cette unité prédicative dans un énoncé au présent gnomique *c'est la vie*<sup>5</sup>. Le pronom adverbial *en* dans *Je n'en tire pas gloire* reprend également cette unité prédicative ; on pourrait se demander si *en* ne renvoie pas à *je n'ai pas honte* mais l'opposition sémantique entre *je n'ai pas honte / je n'en tire pas gloire* nous fait penser qu'il s'agit bien d'un renvoi à *je n'ai pas fait d'études*.

Certains énoncés de ce passage ne comprennent pas de pronom anaphorique : *je n'ai pas honte / pourquoi devrais-je avoir honte ? / Je n'ai pas choisi / On ne choisit pas / Je n'ai pas choisi / il n'y a pas de raison*. On peut voir dans ces énoncés « un complément sous-entendu dans le discours » (Le Goffic 1993) :

“Je n'ai pas honte de ne pas avoir fait d'études / pourquoi devrais-je avoir honte de ne pas avoir fait d'études ? Je n'ai pas choisi de ne pas avoir fait d'études / On ne choisit pas de ne pas avoir fait d'études”.

Notons aussi que cohabitent deux sortes d'énoncés selon qu'ils renvoient à une situation particulière *je n'ai pas fait d'études* (*Je n'ai pas honte, est-ce que je devrais avoir honte, Je n'ai pas choisi*) ou selon qu'ils renvoient à une situation généralisante *ne pas avoir fait d'études* à cause du pronom indéfini *on* (*on ne choisit pas*). Quant à *il n'y a pas de raison*, nous pourrions y voir un complément sous-entendu par rapport à *avoir honte* :

“il n'y a pas de raison d'avoir honte de ne pas avoir fait d'études”.

Dans le dernier énoncé de notre exemple :

(44a) *Parfois, je l'avoue, ceci dit, il m'arrive de le regretter. C'est normal.*

le pronom *le* renvoie toujours à la même situation *je n'ai pas fait d'études*. L'infinitif *regretter* nous oriente vers ce référent. En revanche, *l'* assorti du verbe d'énonciation *avoue* renvoie à cette situation enchâssée par *regrette* :

“j'avoue qu'il m'arrive de regretter de ne pas avoir fait d'études”.

*L'* prend une valeur cataphorique. Pour l'énoncé *c'est normal*, le pronom *c'* possède la même référence (*il m'arrive de le regretter*) que le pronom personnel *l'* mais cette fois il s'agit d'une anaphore.

*Ceci* qui apparaît avec le participe *dit* renvoie au texte précédent mais il est difficile de savoir à quoi exactement. Trois solutions se présentent : il peut renvoyer i) à *je n'ai pas fait d'études* :

“Le fait que je n'ai pas fait d'études étant dit, il m'arrive de le regretter”.

<sup>4</sup> Très souvent, les anaphores résomptives surviennent avec le verbe *dire*. Nous pouvons citer d'autres exemples dans le texte : dans *JFM*, p. 9, 12, 14, 15, 17 etc. et dans *DRAO*, p. 16, 18, 41, 46, 48. Le verbe *raconter* peut également apparaître (*JFM*, p. 48 par exemple).

<sup>5</sup> Pour *c'est la vie*, une autre possibilité serait de lire cet énoncé comme un présentatif, avec pour *c'* un contenu indistinct.

ii) à l'énoncé *je n'ai pas fait d'études* enchâssé par les locutions ou verbes précédents, *avoir honte, devoir avoir honte, ne pas choisir, choisir*, ce qui peut se gloser de la façon suivante :

“Le fait de ne pas avoir honte, ne pas choisir de ne pas avoir fait d'études étant dit, il m'arrive de le regretter.”

iii) à un double enchâssement lié à *il n'y a pas de raison* :

“Le fait qu'il n'y a pas de raison d'avoir honte de ne pas avoir fait d'études étant dit, il m'arrive de le regretter”.

La juxtaposition avec *il m'arrive de le regretter* nous oriente vers un effet de sens lié à la concession, qui rendent possibles les interprétations ii) et iii) mais qui exclut i) :

(44b) ? *Même si je n'ai pas fait d'études, il m'arrive de le regretter.*

(44c) *Même si je n'ai pas honte / choisi de ne pas avoir fait d'études, il m'arrive de le regretter*

(44d) *Même si il n'y a pas de raison d'avoir honte de ne pas avoir fait d'études, il m'arrive de le regretter.*

Ainsi, une tension se dégage entre ce qui est dit et le discours sur ce qui est dit, ce qui rend difficile l'identification du référent repris.

### 3. Des anaphores résomptives prédicatives aux marqueurs discursifs

Voyons à présent comment ces unités prédicatives reprises se trouvent régulièrement caractérisées dans le discours.

La caractérisation de l'unité prédicative reprise s'établit soit à l'aide de l'expression *c'est* + adjectif :

(3a) *Mon prénom est Anne et vous pouvez m'appeler par mon prénom, c'est évident.* (DRAO, p. 40 ; cf. aussi, *c'est étrange*, dans JFM, p. 21)

soit à l'aide d'un prédicat averbal :

(4a) *je me destine aux métiers de la communication, logique.* (DRAO, p. 29)

En (3a), le pronom démonstratif *c'* anaphorise l'énoncé antérieur (*vous pouvez m'appeler par mon prénom*) et l'adjectif donne une caractérisation sur le référent de cet énoncé. En (4a), une autre structure prend place : survient alors directement le segment averbal, sans la copule *être* et sans support démonstratif. Ce segment est un prédicat averbal, comme le montre sa combinaison possible avec la négation et les modalités d'énonciation :

(4b) *je me destine aux métiers de la communication, pas logique, je sais.*

(4c) *je me destine aux métiers de la communication, logique ? Oui.*

On aboutit alors à un resserrement du discours théâtral (cf. Larthomas 1995), ici centré sur la caractérisation du discours. Parfois, ce resserrement sur la seule unité averbale peut se faire en deux temps, tout d'abord avec la structure en *c'est* + adj (*c'est joli*), suivie par une structure ne comportant que l'adjectif (*joli*):

(45) *Hélène. - [...] Il n'y a aucune conclusion à tirer, ce ne sont pas de mauvais garçons.*

*Lise. - Je ne juge personne. Je ne me permettrais pas. Je suis trop jeune. Trop petite.*

« *De mauvais garçons* » ? *C'est joli. J'aime bien t'entendre parler ainsi. Joli. Un peu faux, peut-être.* (DRAO, p. 44)

*Joli* apparaît après une phrase verbale (*J'aime bien t'entendre parler ainsi*) qui l'éloigne de la structure en *c'est*. *Un peu faux, peut-être* comporte en outre une modalisation (*peut-être*) qui accentue l'autonomie du prédicat adjectival.

Le prédicat adjectival peut être séparé du texte précédent par une virgule ou bien par un point, ce qui met en valeur son autonomie :

(46) *Antoine. - [...]*

*Professeur où ?*

*Pierre. - Un collègue.*

*C'est bien, ils ne sont pas trop grands, pas trop dangereux. Drôle, n'est-ce pas ? J'imaginai...*

*Pierre. - L'université ? (DRAO, p. 39)*

En ce qui concerne la portée de ces adjectifs prédicatifs, celle-ci est plus ou moins étendue, plus ou moins évidente. Le renvoi peut concerner plusieurs énoncés, comme ici :

(47) *on disait qu'on « partait en vacances », on klaxonnait, et le soir, en rentrant, on disait que tout compte fait, on était mieux à la maison*

*des âneries (JFM, p. 28)*

En (46), *drôle* ne caractérise pas le segment qui lui est juxtaposé *ils ne sont pas trop grands, pas trop dangereux* mais le fait que Pierre soit professeur dans un collège et non à l'université. La graphie de *drôle* avec l'absence du *s* facilite cette lecture.

En outre, les prédicats averbaux se caractérisent par deux portées possibles. Ils sont soit rétrospectifs, soit prospectifs. Dans le premier cas, nous trouvons dans le texte des adjectifs (*logique, parfait*), des groupes nominaux (*des âneries*), adverbiaux (*très bien*) :

(48) *Louis.- Je n'ai rien à dire ou ne pas dire, je ne vois pas.*

*Catherine.- Très bien, parfait alors, à plus forte raison (JFM, p. 34)*

Dans le second cas, on peut trouver des groupes nominaux :

(49) **Encore un mot.**

*Ce qu'il faut savoir et ce qu'il faut ajouter : bien évidemment je ne vous aimais plus. (DRAO, p. 28)*

des groupes adverbiaux :

(50) *Louis.- Mieux encore, je dors ici, je passe la nuit, je ne pars que demain (JFM, p. 63)*

des groupes adjectivaux :

(51) **Bien sûr**, *j'ai connu d'autres gens, et quelques-uns, d'une certaine manière, je les ai aimés, on peut dire cela aujourd'hui. (DRAO, p. 43)*

En (49), *Encore un mot* annonce ce qui suit, même si cela ne se limite pas à un mot. *Bien sûr*, en (51), comme les autres adjectifs dans ce rôle de prédicat résomptif, ne subit pas de variation en genre puisqu'il s'agit d'évaluer le discours, ce qui requiert l'emploi du neutre.

Avec *bien sûr*, les anaphores résomptives se rapprochent de simples marqueurs discursifs, perdant alors la possibilité de fonctionner comme un prédicat averbal. C'est encore davantage le cas avec *bon* qui subit une perte de ses possibilités syntaxiques :

(5a) *Ces cartes postales, tu pouvais mieux les choisir, je ne sais pas, je les aurais collées au mur, j'aurais pu les montrer aux autres filles !*

*Bon. Ce n'est rien. (JFM, p. 22)*

refusant de recevoir des marques d'intensité ou de comparaison :

(5b) *\*Très bon. / \*Meilleur.*

Cet emploi de *bon* permet de valider ce qui vient d'être dit en le clôturant. Plutôt que *bon*, nous pouvons trouver dans les textes de Lagarce l'adverbe *bien*, toujours dans ce rôle de clôture par rapport au discours précédent :

(52) *Pierre.- Je l'ai déjà entendu. L'originalité et vous... Bien. Excusez-moi. Vous souhaitez dire quelque chose, ajouter quelque chose ? (DRAO, p. 53)*

*Bon* et *bien* peuvent se trouver à l'intérieur d'une réplique comme dans les exemples ci-dessus ou bien constituer une nouvelle réplique qui vient clôturer ce que dit l'interlocuteur :

(53a) *Hélène.- [...]. Tu est seul ? Paul m'a dit. Tu vis toujours seul ? Tu ne t'es pas remis avec quelqu'un... je ne sais pas, moi...*

*Pierre.- Moi non plus.*

*Hélène.- Bon. Ce que je disais, j'en étais là, mon mari, lorsque je me suis mariée avec Antoine [...] je ne t'ai pas prévenu [...]. (DRAO, p. 24)*

(53a) *Paul.- Je te demande pardon. Je ne te parlais pas méchamment, cela a très mal commencé, tu as vu comme il réagit, ce n'était pas agressif, ne crois pas cela, sincèrement, tu n'as pas écouté.*

*Hélène.- Bien. Je n'ai rien dit. Je ne dis rien. (DRAO, p. 20)*

Dans ce cas-là, *bon* et *bien*, validant le discours précédent, peuvent se paraphraser par *4K, d'accord* :

(53b) *Hélène.- [...] Tu es seul ? Paul m'a dit. Tu vis toujours seul ? Tu ne t'es pas remis avec quelqu'un... je ne sais pas, moi...*

*Pierre. - Moi non plus.*

*Hélène. – OK / d'accord. Ce que je disais, j'en étais là, mon mari, lorsque je me suis mariée avec Antoine [...] je ne t'ai pas prévenu [...].*

(54b) *commencé, tu as vu comme il réagit, ce n'était pas agressif, ne crois pas cela, sincèrement, tu n'as pas écouté.*

*Hélène.- OK, d'accord. Je n'ai rien dit. Je ne dis rien.*

*Bon* peut aussi être davantage tourné vers le discours de droite, comme dans cet exemple :

(55a) *La Mère. — [...] On allait se promener, impossible d'y échapper.*

*Suzanne. — C'est l'histoire d'avant, lorsque j'étais petite*

*ou lorsque je n'existais pas encore.*

*La Mère. — Bon, on prenait la voiture [...] (JFM, p. 26)*

Ce marqueur implique une validation de ce qui précède (cf. Lefeuve 2011), mais il s'agit alors d'une validation partielle, qui implique, sur la droite de *bon*, la présence d'une autre unité prédicative ; *bon* fonctionne comme une amorce de la phrase suivante, ce qui peut se glaiser de la façon suivante :

“Ce point est validé, et j'ajoute un autre point à valider”.

Nous avons trouvé également un emploi où *bon* joue un rôle de charnière entre le discours précédent et le discours suivant, mis en valeur dans cet exemple par la typographie :

(56a) *Louis. — [...] je disais cela, je pensais que peut-être tu aurais été heureux,*

***bon,***

*pas heureux, content,*

*je pensais que tu aurais pu être content que je te le dise (JFM, p. 49)*

Cet emploi rappelle ce que l'on trouve dans l'oral spontané lorsque *bon* se trouve à l'articulation de deux unités prédicatives comme ci-contre :

(57a) *moi je l'ai fait une année là pour ma fille l'année dernière enfin la cadette qui voulait vraiment **bon** elle a pris un an de cours de tennis voilà mais maintenant c'est fini* (exemple tiré de CFPP2000 [07-02] *Lucie\_da\_Silva\_F\_22\_7e* et de Lefeuve 2011)

En (55a), (56a) et (57a), *bon* peut plus difficilement se paraphraser par *OK, d'accord* :

(55b) ? *La Mère. — OK, d'accord, on prenait la voiture*

(56b) ? *Louis. — [...] je disais cela, je pensais que peut-être tu aurais été heureux,*

***OK, d'accord,***

*pas heureux, content,*

(57b) ? *moi je l'ai fait une année là pour ma fille l'année dernière enfin la cadette qui voulait vraiment **OK, d'accord** elle a pris un an de cours de tennis*

ce qui l'éloigne davantage encore de sa nature adjectivale première. En (56a), *bon* permet de nuancer ce qui précède ; l'énoncé *tu aurais été heureux* n'est validé que partiellement :

P (tu aurais été heureux) est validé partiellement, j'ajoute Q (*pas heureux, content*) pour que P soit validé

Ainsi le discours dramaturgique de J.-L. Lagarce comporte-t-il des formes typiques de l'oral spontané, comme les marqueurs discursifs.

## Conclusion

Les textes dramaturgiques de Lagarce proposent en abondance des anaphores ou cataphores résomptives qui ont la particularité de renvoyer à des unités prédicatives, généralement des phrases ou sous-phrases. Ces anaphores ou cataphores peuvent être réalisées par les démonstratifs *ce, ça, cela, ceci* relevant d'un sémantisme particulier – le non classifié, le non catégorisé — qui leur permet de renvoyer à des situations (états, activités, événements). Chez Lagarce, ces pronoms démonstratifs peuvent renvoyer à des unités prédicatives X ainsi qu'à d'autres unités prédicatives Y enchâssant les unités prédicatives X. Des chaînes référentielles

apparaissent régulièrement avec comme relais, les pronoms démonstratifs *ce, ça, cela, ceci* ainsi que d'autres pronoms qui peuvent anaphoriser des unités prédicatives, le pronom personnel *le* et les pronoms adverbiaux *en* ou *y*. Enfin, à partir des anaphores résomptives en "*c'est + adj*", caractérisant le discours, on peut trouver uniquement l'adjectif qui joue le rôle d'un prédicat averbal. Certains marqueurs discursifs (*bon, bien*) qui gardent un rôle de validation semblent découler de cet emploi. Ces éléments, notamment le pronom *ça* et les marqueurs discursifs, relèvent d'emplois typiques de l'oral spontané.

## Bibliographie

- Branca-Rosoff S., Fleury S., Lefeuve F., Pires M., 2011 : « Constitution et exploitation d'un corpus de français parlé parisien. Contraintes et apports possibles de la langue au texte », *Corpus*.
- Charolles M. 2002 : *La référence et les expressions référentielles en français*, Ophrys, Paris
- Corblin F., 1987 : « Ceci et cela comme formes à contenu indistinct », *Langue française*, 75, pp. 75-93.
- Corblin F. 1995 : *Les formes de reprise dans le discours, Anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Kleiber G., 1984 : « Sur la sémantique des descriptions démonstratives », *Linguisticae Investigationes*, VIII, 1, p. 63-85
- Kleiber G., 1987 : « Mais à quoi sert donc le mot CHOSE ? Une situation paradoxale », *Langue française*, 73, p. 109-127.
- Kleiber G., 1994 : *Anaphores et pronoms*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Larthomas P., 1995 : *Le Langage dramatique*, Paris, PUF.
- Lefeuve F., 1999 : *La phrase averbale en français*, L'Harmattan, Paris.
- Lefeuve F., 2006 : *Quoi de neuf sur quoi ? Etude morphosyntaxique du mot quoi*, PU Rennes.
- Lefeuve F., 2007 : « Le segment averbal comme unité syntaxique textuelle », *Parcours de la phrase, Mélanges en l'honneur de Pierre Le Goffic* (Charolles M., Fournier N., Fuchs C., Lefeuve F. eds), p. 143-158, Ophrys.
- Lefeuve F., 2011 : « Bon dans le discours oral : une unité averbale autonome ? », *Les Enoncés averbaux autonomes entre grammaire et discours*, Ophrys (Lefeuve F. et Behr B. eds), p. 165-185.
- Le Goffic P., 1993 : *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.
- Le Goffic P., 2008 : « Phrase, séquence, période » (in Van Raemdonck D. (éd.), *Modèles Syntaxiques*, 2008, Peter Lang, pp. 329 – 356
- Maillard M., 1974 : « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, pp. 55-71.
- Schnedecker C., 2005 : « Les chaînes de référence dans les portraits journalistiques : éléments de description », *Travaux de linguistique*, 2005/2, n° 51, p. 85-133.
- Schnedecker C., 1998 : *Nom propre et chaînes de référence*, Klincksieck, Paris.
- Vendler Z., 1957 : *Verbs and times*, repris dans Vendler Z. 1967, *Linguistics and philosophy*, Ithaca, Cornell University Press.